

PARIS, JUIN 1879

**TERREUR NOCTURNE
DANS LE FAUBOURG SAINT-ANTOINE**

***Le Matin*, numéro du 13 juin 1879**

Hier soir, à l'heure où la lune descendait sur les toits de l'hôpital Saint-Antoine et où la ville sombrait dans le sommeil du juste, une puissante déflagration réveilla nombre de nos concitoyens du faubourg. Dépêchée sur place, la maréchaussée découvrit une scène de désolation qui rappelait les sombres heures de 1870: façade éventrée, porte arrachée, le numéro 8 de l'impasse Cesselin

semblait avoir subi l'assaut de communards enragés. Les enquêteurs procédèrent aux premières investigations à la lueur des lanternes; leur perspicacité fut mise à rude épreuve, jusqu'à la révélation de lambeaux métalliques éparpillés sur le pavé, projetés sur les toitures, incrustés dans les boiseries – il n'en fallait pas plus pour reconnaître une nouvelle manifestation de la

«propagande par le fait», hypocrite désignation par laquelle les militants de l'anarchie qualifient leurs actes terroristes et leurs marmites explosives.

Lors de la perquisition qui s'ensuivit, la cible présumée de l'attentat fut rapidement identifiée. Parmi les occupants du «numéro 8», ainsi que le dénomment ses habitués, les policiers relevèrent en effet la présence de M. O., député bien connu siégeant à la Chambre sur les bancs orléanistes (ou légitimistes, selon les mandatures). Il apparut que la bombe avait été déposée sous son fiacre, en stationnement devant l'établissement durant la visite qu'y faisait le député (comme tous les jeudis, selon une source proche du dossier). Fort heureusement, ainsi que l'apprit notre reporter, le cocher avait lui aussi une personne à visiter en les murs (comme la plupart des jeudis, selon la même source) et n'était pas dans son véhicule

au moment du sinistre. Il n'y eut donc aucune victime – hors les chevaux et la réputation de M. O., à moins que celle-ci ne s'avère suffisamment cuirassée pour se remettre sans dommage de l'incident.

Rappelons que M. O. s'est fait connaître par ses diatribes éloquentes, certains disent «violentes» voire «enragées», contre les écarts à la morale dont se rendent coupables ses adversaires politiques. Il s'est pareillement signalé grâce à des appels à la plus grande sévérité contre les ennemis de la France, au rang desquels se bousculent les républicains, les athées, les socialistes, les instituteurs, les juifs, les journalistes, les indigènes d'Afrique, les mineurs de fond, les Allemands, les ouvriers du gaz, les Asiatiques, les prêtres défroqués et les comédiens de théâtre (les actrices bénéficiant d'une mesure d'indulgence, selon la même source). Renseignements pris, l'établis-

sement du 8 impasse Cesselin étend sa réputation bien au-delà des limites des XI^e et XII^e arrondissements, à la frontière desquels il se situe. On y trouve le réconfort en aimable compagnie à toute heure du jour et de la nuit. Plus d'un homme du monde s'attristera de voir ses habitudes bousculées par cet acte odieux qui impose la fermeture du lieu pour une

durée indéterminée et met au chômage ses charmantes pensionnaires. *Le Matin* s'engage à informer ses lecteurs des perspectives de réouverture dès qu'elles seront connues. Restez donc à l'affût de nos prochains numéros, dans lesquels vous retrouverez également les derniers développements de la traque lancée contre les criminels du numéro 8.

Le jour même où paraissait l'information dans toute la presse parisienne, en ces mots ou sous une forme approchante, une discussion animée se tint dans le grenier d'une maison délabrée, quartier des Batignolles. L'un des protagonistes, un homme aux yeux clairs et à la mine ténébreuse, n'était pas étranger aux événements relatés par les journaux. Appelons l'autre son ami, puis jetons un œil dans la cour depuis la fenêtre de la mansarde. Dehors, à la porte de la maison délabrée, un troisième larron montait la garde.

– Pourquoi es-tu rentré en France ? demanda l'ami.

– Le travail ne manque pas, ici, répondit l'homme aux yeux clairs. Et les gens sont prêts à nous entendre.

Il roulait les « r » comme un Italien.

– Mais pourquoi lui ?

– Parce qu’il est qui il est. Parce que nous sommes qui nous sommes.

– Pourquoi là ?

– Le rire est une puissante arme ; mieux vaut faire de lui la risée du peuple qu’un martyr à sa cause.

– Vous auriez pu tuer des innocents !

– Ne nous prends pas pour des amateurs ! La préparation de nos marmites est un art que nous maîtrisons à la perfection. Mais assez avec ce sinistre bouffon. Ce n’est pas pour te parler de cela que j’ai voulu te rencontrer ce soir.

– Pourquoi, dans ce cas ?

Certaines paroles ont vocation à n’être dévoilées qu’au meilleur moment. Qu’on nous pardonne donc de quitter les combles pour descendre jusqu’au rez-de-chaussée, ouvrir la porte et tenir compagnie un instant au guetteur, jeune homme aux cheveux noirs comme le corbeau, dont la physionomie n’est pas sans rappeler celle de l’ami, tout là-haut. Il fume, paisiblement adossé au mur de pierre. Il connaît son affaire, on ne le voit pas tourner la tête de droite à gauche et de gauche à droite en lançant de ces regards perçants qui trahissent leur sentinelle à des kilomètres. Non, son calme est admirable et, quand il gonflera ses joues pour siffler à tue-tête l’air du toréador dans le calme de la nuit tombante, ce sera avec un vrai naturel sinon une grande fidélité à la composition de M. Bizet et les gendarmes à l’approche ne concevront aucun soupçon quand ils le croiseront tout à l’heure, remontant d’un pas lent la rue des Épinettes, juste avant qu’ils enfonce la porte de la maison délabrée, qu’ils investissent l’escalier, montent au grenier et découvrent dans une mansarde vide une fenêtre ouverte sur les toits.